LES CONTES DE « L'INTRANSIGEANT »

Une vieille fille

Mlle Amélie Rissin détestait les enfants... Et les enfants le lui rendaient bien. Ses joues parcheminées, ses sourcils semblables à des moustaches, et son terrible nez crochu faisaient d'elle un objet d'épouvante pour les bambins du voisinage.

— Si tu n'es pas sage, disaient les mamans à leur progéniture, je t'enverrai chez mademoiselle Rissin !

Elle habitait, dans une localité de la banlieue parisienne, la même maisonnette où elle avait vu le jour, quelque cinquante ans plus tôt. Son célibat n'avait pas de cause romanesque. Elle insinuait volontiers avoir refusé toutes les demandes en mariage ; mais les anciens du pays disaient que nul prétendant ne s'était jamais présenté, les noirs sourcils et le terrible nez ayant toujours effrayé les épouseurs possibles.

Quoi qu'il en soit, elle vivait seule, de médiocres rentes, sortait peu, ne lisait guère, partageant son temps entre les soins qu'elle donnait à son jardin et de minutieux travaux d'aiguille.

Si elle détestait tous les enfants — « cette engeance », disait-elle avec mépris — il en était un pour qui elle professait une répugnance particulière, sans doute parce qu'il était son plus proche voisin. C'était « le petite Bourrelier », un garnement de cinq ans et demi, à la tignasse ébouriffée, à la figure perpétuellement barbouillée de confitures, et dont les parents logeaient dans un pavillon dont le jardin touchait à celui de Mlle Rissin.

M. et Mme Bourrelier travaillaient tous deux à Paris — la vie moderne a de ces exigences. Ils s'en allaient le matin et ne revenaient que le soir, laissant le jeune Toto — étrange diminutif d'Henri — à la garde d'une servante haute en verbe, qui ne se gênait pas pour clamer, en plein jardin, ses sentiments peu cordiaux à l'égard d'une « vieille égoïste », qu'elle ne désignait pas plus clairement...

Quand la servante s'absentait pour faire quelque commission, Mlle Rissin l'entendait fort bien recommander à Toto, d'une voix de stentor, de ne pas toucher à ceci, de ne pas jouer avec cela, puis conclure :

— Et surtout, ne t'avise pas d'essayer d'entrer, par la haie, chez la vieille fée Carabosse : elle te mangerait tout cru !

Or, en dépit de ces recommandations, ou peut-être à cause d'elles, le drame se produisit. Toto, qui avait l'esprit aventureux, se sentait attiré vers le jardin défendu. Il n'était pas très sûr d'être mangé tout cru, mais il était fort sensible à la séduction des magnifiques fruits en espalier que soignait amoureusement la laide voisine. Un jour, sa bonne étant absente en même temps que la vieille fille, il franchit la haie...

Lorsque Mlle Rissin, rentrant d'une courte promenade, aperçut, dans son jardin, le petit Bourrelier en train de saccager ses plus belles poires, elle pensa s'évanouir de saisissement. Mais elle réagit aussitôt, bondit sur le délinquant, l'empoigna, le secoua rudement et l'accabla d'injures.

En cet instant, elle exhala toutes ses rancœurs. Elle traita le pauvre mioche de chenapan, de voleur, de misérable, lui prédit qu'il finirait sur l'échafaud, jura que les parents de ce petit bandit paieraient au centuple le préjudice causé, parla du commissaire, des gendarmes et du juge de paix et finit par entraîner le coupable dans sa maison, afin de l'enfermer « jusqu'à l'arrivée des agents ».

Le coupable n'en menait pas large. Il sanglotait doucement, terrorisé. Ce ne fut que lorsqu'il fut enfermé dans un cabinet de débarras, qui sentait la poussière et le tabac à priser, qu'il se prit à hurler...

Mlle Rissin, avec un méchant sourire, se remit à son éternelle broderie, les mains tremblantes encore de courroux.

Peu à peu, pourtant, les hurlements s'apaisèrent, devinrent des gémissements, puis des soupirs, puis ce fut le silence...

Légèrement effrayée tout de même, la vieille demoiselle ouvrit la porte et regarda.

Allongé sur le parquet, la tête reposant sur des chiffons, l'enfant dormait, ses petits poings fermés... Il souriait, maintenant, à quelque vision de fruits succulents ou de confitures inédites. Par l'étroite fenêtre passait un rayon de soleil, qui dorait la tignasse ébouriffée et les joues barbouillées.

Et Mlle Amélie sentit que germait en elle un sentiment inconnu. Elle se dit qu'il eût été bon d'être maman, d'avoir un garnement de cette espèce à bercer, à caresser, à gronder aussi parfois. Elle songea que sa vie était morne et que la solitude est mauvaise.

Pour la première fois, elle eut le courage de se demander si sa haine des enfants n'était pas une forme de l'envie...

Mlle Rissin ne retrouva sa voix aigre et son air féroce que pour morigéner la servante qui venait, affolée, demander « si on n'avait pas vu Toto ».

— Chut ! dit-elle, ne criez pas tant. Vous allez *me le réveiller !*

Puis elle se fit plus humble pour implorer :

— Croyez-vous que ses parents lui permettraient de venir quelquefois jouer dans mon jardin ?

LEON GROC.

La Vie Pratique

Recettes

Salsifis frits. — Grattez une botte de salsifis et coupez-les en morceaux de la longueur du doigt ; lavez-les et faites-les cuire dans une grande casserole d'eau dans laquelle vous aurez délayé une poignée de farine, un décilitre de vinaigre, sel, poivre. Laissez cuire lentement pendant une grande heure, puis égouttez les salsifis, poudrez-les de sel et arrosez de jus de citron et de persil haché. Après les avoir laissés macérer deux heures, trempez-les un à un dans une pâte à frire et jetez-les dans la friture brûlante.

Pour faire la pâte à frire il faut mêler ensemble, dans une terrine, 150 grammes de farine, deux cuillerées d'huile, une pincée de sel et un grand verre d'eau chaude, cette pâte doit lever deux heures au chaud. Vous y ajouterez ensuite un blanc d'œuf battu en neige. — N. F.

Croquettes de poisson parmentière. — Avec un reste de poisson cuit, soit colin ou autre, on peut faire une excellente et peu coûteuse entrée. Faites cuire et passez en purée une quantité de pommes de terre égale à la quantité de poisson épluché dont vous disposez. Ecrasez finement ce poisson et mélangez avec la purée. Vous y ajouterez un oignon haché cuit au beurre sans être coloré et deux œufs entiers pour 5 à 600 grammes de mélange. Assaisonnez assez relevé et divisez en boulettes de la grosseur d'un œuf. Après avoir roulé ces boulettes sur la table farinée, vous les tremperez dans un peu d'œuf battu ou du blanc d'œuf et les passerez dans la chapelure. Faites frire à graisse brûlante et servez avec une sauce blanche ou une sauce tomate.—N.F.

Récoltes de 1922

L'année 1922, médiocre en ce qui concerne les céréales, a donné des résultats très satisfaisants pour les pommes de terre, 131 millions de quintaux, contre 116 en 1920, année moyenne.

Les betteraves à sucre ont également progressé, 29 millions de quintaux contre 25 en 1920.

Les betteraves fourragères ont donné une énorme augmentation de 22 millions de quintaux.

Les haricots et les pois ont perdu du terrain.

Par rapport à l'année 1913, il y a encore une moins-value générale pour tous les produits de la terre. — A. R.

Les anguilles et les moustiques

On se plaint beaucoup des moustiques dans les régions où se trouvent les mares et fossés où l'eau séjourne. Les animaux qui en sortent sont malfaisants et dangereux, car ils propagent certaines maladies.

On cherche à les détruire partout et on a réussi dans la campagne romaine. D'une communication faite à l'Académie des sciences, il résulte que les petites anguilles de 15 à 18 centimètres mises dans les eaux stagnantes y vivent très bien et détruisent les œufs des moustiques qui flottent à la surface.

Il serait donc intéressant de se procurer des anguilles, et cela est facile, en vue de la saison prochaine. — A. R.

Madame, Mademoiselle...

Les odeurs de cuisine

Les odeurs de cuisine se répandent dans l'appartement. On dirait même qu'elles se réfugient et s'emmagasinent dans les parties les plus éloignées de la cuisine.

Même il ne suffit pas toujours d'avoir, dans la cuisine, la fenêtre ouverte et la porte fermée. Mais voici un moyen excellent et à la portée de tous.

Munissez le dessus de la porte de la cuisine d'une tringle à laquelle vous suspendez par des anneaux (à l'intérieur) un drap de toute la grandeur de la porte. Ce drap a d'abord été mouillé et tordu. Vous verrez que ce linge humide absorbe entièement les odeurs. — LOUISON.

Les conseils de Magda

Il fera peut-être froid encore et il pleuvra, pourtant nous n'éprouvons plus la tristesse que nous donne l'hiver : dès janvier, les jours un peu plus teintés de lumière nous font entrevoir la demi-saison. Il est trop tôt, cependant, pour abandonner nos toilettes actuelles, et seules les heureuses de la vie, qui peuvent s'envoler vers la Côte d'Azur, se permettent de commander des robes nouvelles.

Efforçons-nous donc de modifier notre toilette, par quelques détails, une note de couleur, une garniture, qui nous donnera l'impression d'un modèle non encore porté.

Quoi de plus facile, par exemple, que d'égayer une robe noire ? Votre jupe est-elle étroite ? Recouvrez-la en partie d'une tunique de voile noir, si vous le voulez ; cette tunique sera chic d'être très irrégulière, extrêmement longue d'un côté, si longue qu'elle peut descendre jusqu'au bas de la jupe, et très courte à droite.

Je n'ai pas besoin de rappeler que tous les effets en biais allongent encore la silhouette.

Le corsage, lui-même de voile, sera à manches très longues et surtout très larges du coude au poignet, n'étant retenu par aucune couture (1).

Les bords des manches et de la tunique sont alors bordés d'un ton vif : bleu de roi ou gris, ces deux couleurs étant préférées à toutes autres sur le noir.

Faites cette bordure, soit en broderie, soit en soutaches d'argent, cousues très près les unes des autres, soit encore en très haute peluche de soie, et vous durez, au lieu d'un modèle usagé, un ensemble charmant et tout à fait dans la note nouvelle.

En velours comme en lainage, nous voyons quelques modèles très droits de ligne, à col pouvant se fermer hermétiquement, à manches longues (2). *Ces modèles sont la robe-manteau, qui se portera de plus en plus.*

Le velours est généralement souligné d'étroits galons. Nous aimons ces ganitures sobres pour les robes de demi-saison. Elles ont toujours de l'élégance, de la distinction et restent faciles à porter par tous les temps.

Si ces robes sont d'une nuance foncée, vous les éclaircirez d'un col de broderie très vive comme la ceinture, faite d'un galon entourant la taille un peu bas.

La mode, en effet, semble vouloir remonter les ceintures, non sous la poitrine, comme seraient tentées de le laisser croire certaines personnes inexpérimentées : la mode nous fait rarement assister à ces sautes d'humeur, qui, des hanches, mettraient les ceintures sous les seins.

Nous avons bien connu, il y a quelques années, après les fourreaux, les jupes cloches, mais notre élégance est aujourd'hui plus sage, et ce n'est que peu à peu, sans heurts, que s'accusent les effets.

Toutefois, si vous voulez être dans la silhouette prochaine, ne descendez pas trop la ceinture.

Le soir même déjà, nous commençons à voir les robes élargies, à buste plus court ; la proportion en est meilleure et les mouvements du corps en deviennent plus jolis.

Si donc vous voulez, dans cette période transitoire, une petite robe gentille pour danser, choisissez-la, à votre gré, en velours ou en soie, mais évitez la monture de jupe trop descendue ; nos yeux peu faits à cet effet nouveau sont surpris tout d'abord, mais on est forcé de reconnaître à cette coupe la grâce et la jeunesse.

Sans vouloir attendre que paraissent les chapeaux de printemps, vous commanderez probablement à votre modiste un modèle qui vous repose de ceux portés depuis quelques mois ; la couleur triomphe : on fait en duvetine de soie de jolies formes, roulées sur le profil gauche, sans autre garniture qu'un bijou. Elles sont faciles à porter et si seyantes que je ne puis que vous les conseiller. — MAGDA.

La Vie du Théâtre

Quelques paroles d'Edmond Roze sur le triomphe de la province

Il fut un temps où les dramaturges s'orientaient vers l'étude des milieux empreints du plus éclatant parisianisme. Ils situaient leur action dans les salons à la mode qui favorisent l'éclosion des cruelles calomnies et des brutales médisances. L'héroïne était la maîtresse de maison, hautaine, provocante, spirituelle, autour de laquelle évoluaient les académiciens croulants, les vétustes coquettes et leurs ministres protecteurs.

Et voilà que tout à coup les auteurs de la jeune génération font fi du genre parisien. Leur juvénile inspiration se refuse à décortiquer théâtralement les gens du monde. Elle s'accommode plus volontiers des ambiances provinciales : salle à manger patriarcale avec le buffet Louis Philippe, la suspension au globe céladon et aux bougies orange.

C'est le triomphe intégral de la province sur les scènes parisiennes : familles aux décisions rapides se heurtant aux traditions, jeunes filles vierges bousculant préjugés et s'affranchissant sans souci des langues vipérines qui souillent les lèvres de ces dames aux chapeaux verts ; adjudants moustachus faisant l'amour au garde à vous et criant comme aveu le « j'vous fiche quatre jours »... Enfin toute la misère qui pèse sur les âmes pauvres errant de l'avenue de la Gare à l'allée du Président-Wilson en passant par le mail où joue la musique militaire.

Jugez par vous-mêmes en examinant la récente production : L'Heure du Berger, *de M. Edouard Bourdet ;* Michel Auclair, *de M. Charles Vildrac ;* Martine, Le Feu, *qui reprend mal, de M. J.-Jacques Bernard ;* L'Autoritaire, *de M. Henri Clerc ;* Barbe blonde, *de MM. Bouvelet et Bradby ;* Mlle Pascal, *de M. Martial Piéchaud ;* La Souriante Mme Beudet, *de MM. Amiel et André Obey ;* Le Souffle du désordre, *de M. Philippe Fauré Frémiet, et enfin* Mlle Bourrat, *de M. Claude Anet, que vient de donner avec succès la Comédie des Champs-Elysées.*

Toutes les œuvres intéressantes ont l'amertume ironique dans sa cruauté de la jeunesse. Mais nous sommes rassurés sur le sort de leurs auteurs ; quand ils auront cinquante ans, ils nous donneront des pièces sur Paris, la grande ville où se seront enfin réalisés leurs rêves. Car, est-on vraiment parisien avant cinquante ans ? Je ne le pense pas. — EDMOND ROZE.

Près et loin des coulisses

Titres indésirables

Depuis quelque temps, on abuse, pour certains spectacles, de titres dont le choix traduit suffisamment les intentions malsaines de ceux qui en sont responsables.

Point n'est besoin d'être très pudibond pour être choqué par ces affiches, où l'appel à la débauche s'étale en grosses lettres, quand il n'est pas souligné par des dessins trop suggestifs.

Il serait si facile d'éviter le scandale en annonçant d'une façon discrète ces productions particulières.

« Mais, diront peut-être les auteurs qui n'ont pas redouté de compromettre ainsi leur renommée, un titre qui ne cache rien est un avis utile et le public ne peut nous taxer d'hypocrisie lorsqu'il s'aperçoit de la hardiesse du spectacle : ayant vu un titre infâme, il n'avait qu'à s'abstenir. »

Raisonnement spécieux. N'oublions pas que le profane ne se livre pas à de pareilles subtilités et que l'étranger, tout particulièrement, nous accuse d'un manque total de sens moral. Ce n'est pas le moment de hausser les épaules...

Le lecteur qui nous écrit pour protester contre cette « liberté prise avec le public » a raison. Mais toute critique serait vaine. C'est là une simple question de tact et de mesure.

Loin de nous, d'ailleurs, la pensée de faire intervenir une censure. Si Anastasie renaissait, nous réclamerions, tout de suite, pour elle, la guillotine.

Nous n'avons pas à rougir de l'esprit gaulois que nous nous transmettons de génération en génération. Nous devons servir la gloire de Rabelais. Mais il y a la manière...

De cette floraison d'affiches volontairement immorales, il se dégage, parfois, un parfum de poubelle. Ce n'est pas ainsi que l'on peut embellir la liberté de la pensée. — EDOUARD BEAUDU.

Le souffleur m'a dit

× Que Léon Volterra prépare une importante tournée pour l'Amérique du Sud : sept grandes revues et cinq opérettes. La compagnie formée dans ce but par l'actif directeur du Casino de Paris quittera Paris le samedi 17 mars.

× Que Mlle Exiane dansera en compagnie de M. Gerlys dans la prochaine revue des Folies-Bergère.

× Que nous verrons cette année une revue de Rip au Théâtre Fémina.

× Que M. Trébor a reçu pour le Théâtre Michel une pièce gaie de M. Kisteinaeckers.

La grande pitié des théâtres de province

La question des taxes sur les théâtres n'a pas été soulevée à la Chambre dans la discussion de la loi de finances. Tout le monde a été d'accord, en effet, pour la réserver pour le moment où viendra en discussion la proposition de loi de M. Henri Auriol, qui a l'approbation de tous les présidents de syndicats de spectacles de Paris et de France.

M. Morucci, député communiste de Marseille, n'en a pas moins saisi l'occasion d'exposer la situation des théâtres de province qui, à l'en croire, serait navrante et ferait contraste avec la prospérité qu'il attribue généreusement aux grands théâtres de Paris.

L'hiver dernier, les grands théâtres de Saint-Etienne, de Rouen, d'Alger, de Bayonne, de Carcassonne ont été obligés de fermer les portes avant la fin de la saison. Des music-halls se sont transformés en cinémas : le Grand Casino de Marseille, le Casino de Toulon, le Palace-Casino d'Avignon, l'Eldorado de Montpellier. Ces transformations peuvent sauver du désastre certains directeurs. Mais que deviennent les musiciens, choristes, machinistes ? Le cinéma, en effet, n'a qu'un nombre restreint de musiciens et il est obligé de licencier le reste du personnel.

Au Grand Casino de Marseille 140 musiciens et employés, sur 150, ont été ainsi congédiés. A Saint-Etienne et à Alger, 150 ouvriers du spectacle ont aussi perdu leur travail.

M. Morucci a exposé tout cela. Il a soutenu aussi que c'était folie que traiter les music-halls de province sur le même pied que ceux de Paris qui ont un public sans cesse renouvelé, alors que les premiers n'ont qu'un même public de la même ville. Si l'Etat acceptait, d'ailleurs, de dégrever de moitié les théâtres et les music-halls de province, il ne tarderait pas à retrouver son compte. Comme ils payent environ 5 millions de taxe, ce serait, en effet, un sacrifice momentané de 2.500.000 francs vite récupérés par suite de la réouverture des salles qui furent obligées de fermer leurs portes au moment où elles agonisaient sous les taxes.

M. Morucci le prétend, du moins. — LÉOPOLD BLOND.

Rajeunissement

M. de Max, qui a, depuis quelque temps, laissé repousser sa moustache, rencontra tout récemment, M. de Porto-Riche, qui avait affaires dans la Maison... Le père du *Vieil Homme* félicita vivement de sa décision l'éminent sociétaire : « Vous avez bien fait : ça vous rajeunit ! Ainsi, tenez, maintenant, vous ressemblez...

— A qui donc ? interrogea de Max.

— Mais à moi !...

Et la moustache de M. de Max, qui ne sourcilla pas, lui servit à dissimuler un sourire...

Entretien avec Maurice Ravel

Brusquement, dans la salle de concert, le brouhaha se tait. Maurice Ravel va paraître. Il va s'installer au piano et accompagner ses mélodies, — vous savez, ces étranges compositions à l'armature délicate, d'où la fantaisie la plus brillante s'envole avec une sorte d'angoisse...

Maurice Ravel va paraître. L'homme qu'on ne voit jamais à Paris, dont on ne parle pas dans les journaux, parce qu'il fuit le bruit ; l'homme qui a refusé la Légion d'honneur, parce qu'il n'aime pas la vanité.

Le voici. Il est en habit. Petit, menu, sémillant. Son visage émacié et rasé, au long nez aquilin, au teint un peu coloré, aux yeux brillants et mobiles, aux lèvres minces qui sourient gouailleusement aux cheveux grisonnants rejetés en arrière, ce visage-là n'est pas celui auquel on s'attendait.

Ravel est délicieusement simple. Les applaudissements, visiblement, le gênent...

Il joue... Sa tête, en de légers mouvements, scande le rythme des contre-temps et ses doigts menus se hâtent sur le clavier, égrenant les mille perles étincelantes de cette musique compliquée, ouvrant et refermant comme les ailes de l'inspiration — ou comme un précieux éventail, on ne sait — les arpèges de la fin.

Maintenant le voici, le concert terminé, au foyer des artistes.

On l'entoure. Il sourit, malicieux et comme inquiet. Il baise la main de Mme Marguerite Long et cherche à s'en aller. Je l'arrête :

— A quoi travaillez-vous actuellement, mon cher maître ?

— Je ne travaille pas. J'ai le cafard. Je ne ferai peut-être plus jamais rien.

— Avoir le cafard quand on a du génie !

Il fait un geste vague. Puis :

— Depuis plusieurs années j'ai quelque chose en train avec Colette. Mais le terminerai-je ?... J'ai aussi une pièce pour piano...

Il s'agite, va s'enfuir.

— Vous êtes rarement à Paris ?

— Oh ! oui. J'habite Montfort-l'Amaury. A Paris, on ne peut pas travailler. J'évite d'y venir car, quand j'y viens pour deux jours je suis sûr d'y être retenu quinze. »

...Maintenant je regarde s'en aller, sémillant et pressé, ce petit homme si plein d'une merveilleuse et douloureuse sensibilité, un des chefs de notre école moderne... — MAURICE MONTABRÉ.

Earl Leslie

Parmi tous les artistes qui, en ces derniers temps, auront contribué à donner au music-hall son modernisme, il faut reconnaître que M. Earl Leslie est un de ceux qui ont apporté à la danse une contribution des plus importantes.

Il est un nouveau venu, peut-on dire, parmi nous. Il était fort connu en Amérique et en Angleterre, quand on l'a vu au Casino de Paris. Il y a été tout de suite accueilli par le public avec la plus grande faveur. Tous les soirs — hier au Bal des Petits Lits Blancs — on applaudit non seulement son sens aigu du rythme, sa désarticulation, qui reste toujours élégante, un bondissement de style, mais encore une sorte d'humour que nous ne connaissions point. Il n'est pas d'acrobatie que M. Earl Leslie n'accomplisse en souriant, en se jouant, comme en ayant l'air de faire comprendre que tout cela n'est qu'un jeu de poète qui pourrait être sentimental et lyrique mais qui préfère s'amuser de tout... — R. B.

« Prélat »

Si, d'aventure, sur le coup de 23 heures, vous pénétrez dans les coulisses des Deux Anes, le plus étrange spectacle frappera vos yeux et vos oreilles !

Un prélat, d'allure respectable et vêtu, d'ailleurs, du camail violet des évêques, pousse, derrière un portant, d'effrayants hurlements et clame à tous les échos qu'il veut « aller faire pipi ».

On se demande avec anxiété quel démon pousse ce prince de l'Eglise, mais on découvre que c'est Roger Ferréol, sortant de scène après son rôle de « Bossuet », qui assume, pour la scène de « Judith », la responsabilité des bruits de coulisse !

Salles d'attente

La mode est maintenant lancée pour les théâtres d'un « salon d'attente » destiné aux personnes qui, ayant manqué le lever du rideau, se voient, par la rigueur des règlements, forcées de rester dehors.

Désormais, toute direction soucieuse du bien-être de ses clients aura à cœur d'installer à leur usage des salons d'attente dotés de tout le confort moderne : un fumoir, avec *rocking-chairs*, permettra aux messieurs d'achever ce havane délicieux qu'il serait vraiment criminel de laisser sur le trottoir, inachevé... ; aux accords d'un orchestre discret — piano, banjo, sans plus — des couples sportifs occuperont utilement le premier acte des spectacles à de digestifs fox-trotts.

Ainsi, les directeurs pourront — sans remords — et avant le 15 février, fermer irrévocablement les portes de la salle à l'heure dite. Les salons d'attente, qui comporteront, bien entendu, plusieurs classes, abriteront les infortunés retardataires...

Mais il se trouve toujours des esprits chagrins pour critiquer toute innovation. On me dit que les directeurs de théâtre commettraient une imprudence fatale en installant avec tant d'agréments ces salles d'attente; on prétend que, — pour certaines pièces s'entend — les spectateurs préféreront passer tout le spectacle dans les salons d'attente, à fumer, à causer ou à danser, plutôt que de pénétrer dans la salle.

Réflexion faite, cet argument n'est pas sans valeur, si l'on pense aussi que les exigences de la mise en scène moderne obligent, pour beaucoup de spectacles, à faire l'obscurité dans la salle et que, de la sorte, les « belles madames » ne voient — et surtout ne sont vues — qu'au baisser du rideau, on comprendra qu'il n'est pas sans danger de laisser à cette catégorie de spectateurs — assurés d'être distraits pendant l'attente — la possibilité de n'entrer dans la salle qu'aux entr'actes. — MONTBORON.

LE CARNET DES ANCIENS COMBATTANTS

La question de l'Office National des Combattants entre dans sa phase ultime. Après une campagne de près de dix-huit mois, un projet de statuts de l'Office est à l'heure actuelle soumis à l'appréciation de toutes les *Associations nationales de mutilés et d'anciens combattants* sans exception.

A une première réunion de ces Associations qui eut lieu mardi dernier, le principe de la forme la meilleure à adopter pour l'Office a été admis à l'unanimité, sauf une abstention d'ailleurs bienveillante : l'Office National des Combattants sera une *société anonyme* dont toutes les associations peuvent être actionnaires, et qui sera administrée par un Conseil d'administrateurs choisis parmi les actionnaires. Les associations de combattants et de mutilés se réservent les 11/20e des actions, c'est dire qu'elles détiendront toujours la majorité des voix. Quiconque est titulaire de la médaille de la Victoire, c'est-à-dire tous les combattants, *qu'ils aient ou non souscrit* à des actions de l'Office en sont de droit bénéficiaires.

Des actions de 100 francs nominatives, entièrement libérées, que l'on souscrit au secrétariat de l'Office, 19, rue des Saint-Pères, ou dans les associations. Tel sera le capital social — insignifiant sans doute eu égard aux besoins immenses de l'Office. Mais c'est lui qui en permettra la mise en mouvement ; et dès lors ses ressources normales ou extraordinaires (une subvention de plusieurs millions, le produit d'une loterie, des dons et legs) assureront le fonctionnement de ce vaste et bienfaisant organisme.

Grâce à lui, nous sommes en droit d'espérer que la détresse si fréquente des anciens combattants va s'atténuer et que peut-être même avec lui les grandes infortunes disparaîtront.

L'union des combattants entre eux, un nouvel élan de sympathie reconnaissante de la France vers eux, quand l'Office National des Combattants n'aurait tout d'abord obtenu que ces résultats, il devrait être déjà considéré comme une œuvre d'utilité publique, nationale ; quand à cela s'ajouteront les versements importants, les habitations à bon marché, la retraite, on pourra dire que l'Office National des Combattants constituera le plus bel organisme d'aide et de solidarité. Peut-être alors pensera-t-on que ses fondateurs ont bien mérité de leurs compagnons d'armes. — DE MÉDEVILLE.

***

La Société des Officiers de complément de Paris, nous prie d'insérer la note suivante :

Pais, nous prie d'insérer la note suivante :

Les officiers de réserve boches sont groupés, au nombre de plus de cent quatre vingt mille, non pas en une Fédération ou simple Union de sociétés distinctes, mais en une Association nationale unique, l'*Offizierbund*, possédant le contrôle nominatif de tous ses membres.

« C'est sur ces mêmes bases qu'a été constituée, en 1922, sous la présidence effective de M. Raymond Poincaré, notre grande S.O.C.F. qui a fusionné les trois associations nationales ultérieurement existantes, en un groupement, uniquement patriotique et pleinement indépendant.

« Nous invitons tous nos camarades à s'inscrire à la Société des officiers de complément de France, dont le conseil d'administration responsable devant l'Assemblée générale annuelle, est présidé par le distingué commandant Gabriel Henriot. »

***

L'Amicale des Anciens Combattants du Spectacle vient de nommer une commission des fêtes, qui a pour mission d'organiser, dans toutes les salles de théâtre ou de music-hall, des représentations au bénéfice de l'œuvre. La première représentation aura lieu le jeudi 15 février, à la Gaîté Parisienne, boulevard Ornano, avec le concours des artistes les plus aimés. De quinzaine en quinzaine les représentations se succéderont, et les plus grosses vedettes ont promis de participer à ces manifestations qui seront d'autant plus brillantes que les concours affluent de toutes parts.

***

Depuis le 31 décembre, les dispositions relatives à la discipline des membres de la Légion d'honneur et des décorés de la médaille militaire ne sont plus applicables aux titulaires de la croix de guerre.

La radiation des contrôles de la croix de guerre sera prononcée soit en cas de perte de la qualité de Français, soit en cas de condamnation à une peine afflictive ou infamante.

Convocations

Aujourd'hui samedi 27 janvier. — 17e Section de l'A.G.M.G., 20 h. 30, mairie du 17e. — Section du 15e arr. de l'A.G.M.G., 20 h. 30, salle du Patronage, 72, avenue Félix-Faure. — A.C. du 205e R.I., 21 heures, café Gambrinus, 6 bis, rue du 4-Septembre. — Séance récréative des A.C. de la 123e Division (6e, 12e, 411e, 412e R.I., 4e génie, 58e art. E.-M.), à 20 h. 30, boulevard Raspail, 38. — A. C. du 8e hussards, à 19 heures, restaurant Langer, carrefour Marigny. — A.C. du 239e R.I., de 18 à 19 heures, 5, boulevard Sébastopol, café du Chat Noir (salle du fond). — Assemblée générale de la 3e Section U.N.C., 20 h. 30, salle Beau, 22, rue de Picardie. Tous les cuirassiers sont cordialement invités à assister au mariage de notre camarade le capitaine Gillonx avec Mlle Robert, nièce de M. Robert, président des Cuirassiers de Reischoffen, midi, église Notre-Dame d'Auteuil. — A.C. des 21e, 23e, 41e et 43e Infanterie coloniale, 21 heures, Café des Négociants, 42, rue du Louvre.

28 janvier. — A.C. des 85e et 285e R.I., 19 heures, 58, boulevard de Strasbourg. — Banquet annuel de l'Association des Pharmaciens de Complément, 19 heures 30, Cercle Militaire, avenue de l'Opéra ; le matin, à 10 heures, conférence par le pharmacien-major Rousseau, Hôpital Villemin, 8, rue des Récollets, sur le rôle des vitamines. — Matinée théâtrale organisée par les A.C. du 204e R.I., salle Lancry, 10, rue de Lancry, à 14 heures (3 fr. et 2 fr.) ; tous les A.C. sont cordialement invités. — Epreuve d'entraînement pour les quatre catégories destinées aux mutilés et organisée par le Club Sportif des Mutilés, 57, rue du Faubourg-Saint-Denis, où les intéressés auront les renseignements nécessaires. Deux nouvelles épreuves auront lieu les 11 février et 4 mars. Des prix spéciaux seront réservés aux débutants et aux concurrents de la 2e catégorie. — Matinée artistique par les A.C. du 204e R.I. avec le concours de la 52e D.I., 14 h. 15, salle Lancry, 10, rue de Lancry. — Conférence sur le chiffre pour les officiers de complément, amphithéâtre de l'Ecole de Médecine.

AVIS. — Les A.C. des 91e, 291e R.I. et 45e R.I.T. ont constitué une amicale. Ils prient leurs camarades de ces régiments d'envoyer leurs noms et adresses au secrétaire J. Morvan, 114, avenue Gambetta.

N'oubliez pas que...

— Ce soir, à 21 heures, concert Radiola : 1. *Les deux pigeons* (Les Tziganes), Messager. 2. *Scherzetto*, César Cui. 3. *Air des Cloches de Corneville*, Planquette. 4. *Menuetto*, Bolzoni. 5. *Deux chansons populaires grecques*, Petro Petrides. 6. *Danse serbe*, Colin Mouton. 7. *Ballet des Hérétiques* (n° 2), Levadé. 8. *Mélodie*, Pfeuffer. 9. *Air de Figaro du Barbier de Seville*, Rossini. 10. *Marche bohémienne*, Filipucci.

3 DERNIERES REPRESENTATIONS
REVE DE VALSE
aux FOLIES-DRAMATIQUES
Lundi : RELACHE pour répétitions

COLISÉUM
GRAND BAL. — 65, rue Rochechouart, 65
CE SOIR A 9 HEURES
GRAND GALA - COTILLON
avec JONES
DEMAIN A 2 h. 30 : GRANDE MATINÉE

CE SOIR
FÊTE DES NYMPHES
au
BAL TABARIN
GRAND GALA AVEC CORTEGE ET DEFILE
ATTRACTIONS — FRENCH CANCAN
De 2 h. 30 à 7 heures : MATINÉE DANSANTE

ÉLECTRIC-PALACE
5, Boulevard des Italiens, 5
REPRESENTATIONS EXCLUSIVES de
NANOUK, L'ESQUIMAU
La merveille des films documentaires

EN EXCLUSIVITÉ A PARTIR DU 26 JANVIER
MAX LINDER AU CINÉMA MAX LINDER
DANS
L'ÉTROIT MOUSQUETAIRE
OU VINGT ANS AVANT
Parodie du célèbre roman d'Alexandre Dumas

AUJOURD'HUI ET DEMAIN
A 4 h. MATINÉE - A 9 h. Grand BAL au
PALAIS POMPEIEN
58, rue Saint-Didier, 58

2e Salon de la Machine agricole et Foire des Semences

(SUITE)

Le président de la République, accompagné de M. Chéron, ministre de l'Agriculture ; de M. Coupan, commissaire général du Salon et d'autres personnalités officielles, a visité le Salon de la Machine Agricole et la Foire des Semences. Il a été émerveillé de la splendeur de cette manifestation commerciale et surtout par les progrès réalisés qui sont un sûr garant de notre richesse agricole, dont la France peut être fière à juste titre; car elle peut lutter aujourd'hui des plus avantageusement avec la concurrence étrangère.

Ce deuxième Salon, qui clôturera ses portes demain soir, a été un colossal succès, tant par sa merveilleuse Exposition que par les affaires traitées qui ont été des plus satisfaisantes au dire des exposants et qui confirment la reprise de notre essor commercial.

—o—

Les *Usines Bajac*, de Liancourt (Oise) sont spécialisées pour les travaux de force. Le matériel est essayé sur les terrains de la ferme annexées aux usines, ce qui donne toute garantie à l'acheteur. A citer dans ce stand : 1° Une nouvelle charrue, modèle unique, dite « *Le Maraîcher* », merveille de légèreté et de solidité, très appréciée pour les petites cultures ; 2° une planteuse de pommes de terre, combinée de godets enlevant les tubercules dans une caisse ; chaque godet additionné « d'une petite main qui se place » automatiquement pour expulser un trop plein possible et recevoir, conduire et laisser échapper le tubercule à l'endroit voulu. Cette ingéniosité fait honneur à la technique des Etablissements *Bajac*.

—o—

La Maison *Th. Pilter*, constructeurs, 24, rue Alibert, Paris, présente une très belle collection de machines, notamment : distributeurs d'engrais, semoirs, cultivateurs de toutes sortes, pulvériseuses à disques, herses, broyeurs de tubercules, meules, etc., etc.

A une époque où il y a lieu d'intensifier la culture du blé, nos constructeurs rendent au pays de très grands services en cherchant à suppléer au manque de main-d'œuvre dans les campagnes par l'emploi de machines à grand rendement.

La Maison *Th. Pilter* fait des efforts remarquables en vue de produire en grandes séries toutes les machines demandées par sa clientèle. Son usine de *Nevers* ne cesse de se développer, sa puissance de production sera bientôt des plus importantes.

Outre les machines pour la culture, les semailles, etc., la Maison *Th. Pilter* offre également tous les instruments d'intérieur de ferme.

—o—

Les *Moteurs C. L.*, exposés stand 636, construits par les industriels bien connus, MM. *Conord* et *Labiaule*, dans leurs usines de *Pantin* (Seine), 23, rue Auger, ont réussi en quelques années à s'imposer sur le marché français par leurs qualités de *conception*, de *construction* et de *bonne marche*. — C'est le véritable moteur moderne par excellence ; il est l'auxiliaire indispensable et économique de toute exploitation agricole et industrielle. — L. BIRGÉ

CAFÉS GILBERT
LA GRANDE MARQUE
LES BONS CAFÉS
2f80
la boîte 250 gr.
USINE À PARIS
(ne livrant qu'au commerce)
Écrire : CAFÉS GILBERT, 136, rue Championnet. (18e)
CAFÉS GILBERT

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France